

# MARTOR



---

Title: "Irina, telle que je l'ai connue"

Author: Ciprian Voicilă

How to cite this article: Voicilă, Ciprian. 2010. "Irina, telle que je l'ai connue". *Martor* 15: 167-170.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-15-2010/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

## Irina, telle que je l'ai connue

Ciprian Voicilă

### Une lettre

Cher monsieur X,

Si j'avais eu votre adresse avec la rue, le numéro, la ville, je vous aurais écrit une lettre avec de l'encre, porte-plume et plume, comme je le fais depuis un certain temps. La matérialité d'un dialogue à distance devrait être retrouvée. Vous auriez appris par mes écrits des choses sur moi qui autrement sont difficiles à communiquer. Par conséquent, pour ne pas dire *donc* qui est trop utilisé, je me réjouis de votre lettre, que ce que je fais vous intéresse et surtout que vous aimeriez me contredire des fois. Sans un peu de tension une communication prend la forme d'une crêpe. Mais ce qui m'a réjoui le plus fut l'épisode de Craiova. Pour deux raisons, j'adore cette ville et les gens d'Olténie, et avec votre permission j'introduirais les deux pages et les photos dans les archives de « l'Arche de Noé. Du néolithique au Coca Cola » un projet de sauvegarde fait sans méthode mais avec passion et étonnement par des spécialistes et volontaires. Toute autre initiative pour l'Arche est bien venue. Mon rêve serait – je fais souvent des rêves qui ne s'accomplissent pas – que vous réussissiez à créer un réseau d'« archers » des personnes que vous connaissez. Sur l'arche monte tout témoignage écrit, pièces d'archive, enregis-

trements audio, photos. A bientôt, amitié, Irina. »

### ...et une personne

S'il n'était resté d'Irina que cette lettre quelqu'un qui ne l'aurait pas connu, en la lisant, aurait pu se faire une idée adéquate sur elle. Les gens se divisent en deux catégories : certains utilisent abondamment les deux points – les formels, les apodictiques, les dogmatiques, les prisonniers de la vérité qu'ils incarnent et qu'ils promènent par-ci par-là ; d'autres la virgule – les dilemmatiques, les chercheurs, les adeptes de l'étonnement en tant que méthode de se poser devant la vie. Irina faisait évidemment partie de cette deuxième catégorie. Dans un monde accaparé par l'ordinateur elle avouait son souhait de revenir au porte-plume et à l'encre pour retrouver le côté humain du dialogue à distance. A l'époque du décisif et omniprésent « donc », Irina disait en souriant « par conséquent ». Dans une société avide de spécialistes, Irina militait pour une ethnologie pratiquée par le vendeur du kiosque de journaux.

J'avais vingt-et-un ans quand je l'ai connue, et c'est vrai, Irina aimait qu'on lui résiste, qu'on ait des opinions différentes des siennes. Elle vivait des tensions. Elle n'avait pas besoin de subordonnés, elle voulait des partenaires.



Elle contrebalançait mes impulsions, mes sorties dans le décor, elle lissait mes aspérités. Les raisons de mes dérapages étaient nombreuses : le temps perdu sans but, *le loisir*, comme elle l'appelait, le manque de confiance en mes forces ou mon amour non-partagé qu'elle avait longtemps traité en fumant avec moi une « cigarette » qu'elle me jetait et que je devais attraper au vol pour démontrer que je la méritais. Elle me dit alors qu'elle avait aimé à son tour « sans espoir » un type, pendant neuf ans. J'aurais dû me sentir honoré parce que l'homme dont elle avait été amoureuse était quelqu'un, il était « à aimer », dans le jargon si particulier d'Irina. Dans son cas, l'homme qu'elle avait aveuglement aimé « était amoureux d'une vache ». Ma situation presque masochiste nécessitait une intervention rapide ce qui a obligé Irina de finir d'une manière apothéotique : « et alors ? Tu voudrais que j'aie pitié de toi ? Eh bien, non ! Tu es jeune, souffre donc ! ». Un autre jour elle est rentrée peinée à la maison convaincue que « l'homme a droit de s'apitoyer sur son sort. Si ce n'est pas moi qui vais le faire, qui le ferait-il ? » Une autre

fois, elle me dit : « je vais voir un mauvais film pour oublier la vie ».

Quand je faisais à contrecœur une chose, elle me conseillait de la finir vite parce qu'une « chose commencée doit être finie justement pour pouvoir s'en débarrasser ». Je n'étais pas le seul à l'âge où on cherche des recettes, des réponses sûres, des arguments irréfutables. Toutes sortes de jeunes qui avaient besoin d'idées pour leur trajet professionnel ou pour la vie en général venaient voir Irina du matin au soir.

Un soir, dans le salon d'Irina, où la place principale était occupée par trois fauteuils, un portrait d'elle fait, par Horia Bernea (portrait qu'elle aimait beaucoup parce que Horia « l'avait devinée », avait surpris son vrai visage qui était inattendu : fragile, mélancolique), deux vieilles icônes, byzantines, et un tas de petits objets, dans ce salon apparaissent deux jeunes diplômés, elle et lui. Elle confesse à Irina qu'elle aimerait commencer des études aux Beaux Arts. Son ton était hésitant parce qu'elle ne savait pas de quoi elle allait vivre. Irina leur offre tout de suite la solution qui arrive comme le bâton du



maître zen sur la nuque du disciple, effet Satori assuré : « vous allez sucer vos doigts, c'est tout ! ». Irina avait souvent avoué à ses amis que son rêve était d'ouvrir un étal au Marché Matache pour y vendre des idées.

Elle avait un don exceptionnel à susciter la confession, elle savait créer une intimité spéciale à laquelle des personnes comme Alecu Paleologu ou Neagu Djuvara n'ont pas pu résister. Le 2 avril 2000 j'avais noté dans mon journal un fragment d'un dialogue avec Paleologu que j'ose reproduire ici, je le considère révélateur.

Irina : « Comme lecture, ma grande mère me lisait la « Bibliothèque rose » et « Coana Chi-rița ». J'adorais cela. Mais ma mère non. Elle venait et écoutait. Je me souviens de l'odeur très suave qu'elle répandait. Je ne pense pas que se fut du parfum. C'était quelque chose de très vague. Je cachais ma tête dans ses jupes pour capter son odeur. »

Alexandru Paleologu : « Oui, c'est un endroit extraordinaire, je ne sais pas comment c'est pour une fillette mais pour un garçonnet se cacher entre les jupes de sa mère c'est quelque chose

de magnifique. Voilà pourquoi notre juron principal est en fait un vœu superbe. Revenir à l'endroit d'où tu es sorti. Qu'est ce que cela a dû y être bien avant que je naisse ! Quand tu dis à quelqu'un « Va dans le con de ta mère », tu fais un souhait magnifique. Où pourrait-on être mieux ? Moi, c'est vers cela que je tendais quand je cachais mon nez dans ses jupes. »

Pendant une rencontre intellectualiste, Père Galeriu se rapproche d'Irina en la prenant par la main gauche. « Dans la main droite je tenais ma cigarette, racontait-elle plus tard, et Père Galeriu me tenait par la gauche. J'aurais voulu éteindre ma cigarette mais le cendrier était trop loin. De sorte, j'ai dit : mon Père, laisse-moi aller éteindre ma cigarette parce que maintenant je tiens d'une main le Bon Dieu et de l'autre le diable. »

J'ai devant moi une copie faite d'après un dessin de Mihaela Șchiopu. Il y a trois personnages, le premier de gauche, une femme avec une natte vue de dos dans une position de Yoga. Sous le dessin la main droite de Irina qu'embellissaient quelques bagues en argent, le métal de la féminité absolue, avait écrit avec de lettres

rondes : « Riri est la troisième à gauche... » et sur le bord du papier « comment est Riri ? Elle est grosse et elle a une seule natte noire. Tolérante jusqu'au relâchement, brutale quand elle est seule à la maison. Généralement ethnologue ». A côté d'Irina tu sentais le besoin de te détendre, te relâcher.

Elle aimait les objets dont elle croyait « qu'ils sentent, tant que tu les tiens entre tes mains, comment tu t'occupes d'eux. » Elle avait une petite vitrine où elle avait une collection de bibelots représentant des ballerines. Elle avait une attitude à part avec les objets kitsch. Un jour, R zvan Exarhu lui a apporté un bock à bière en forme de cerge et un tableau d'époque qui re-

présentait Gheorghiu Dej en plein pouvoir, pour compléter sa collection.

Irina utilisait des mots que les gens de sa proximité ont continué à les employer. On pourrait créer un dictionnaire de mots et expressions « irinesques » : « être parqué », « vivre dans la mare » (traîner, vivre sans but), « être du fretin (cela voulait dire bon à rien) », « attendre quelqu'un en position gynécologique », « tricoter un petit bas » (faire une chose insignifiante, modeste), « laisser ou être laissé en bretelles » (laisser tomber quelqu'un), « bricoler »...

Peut-être les gens disparaissent complètement quand nous oublions leurs mots.